

NADAV LAPID

Danse encore

nouvelles traduites de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz

ACTES SUD

*Ce livre est dédié à mes deux grands-
mères, Clara et Rachel.*

CONTINUA BAILANDO (DANSE ENCORE)

Pendant tout le trajet du garage de Guivataïm et jusque chez moi rue Pinkas, j'ai attisé la colère qui grondait en moi. Le garagiste, un balourd en sueur, son apprenti, visage pâle et grand nez, deux femmes, dont une oxygénée qui roulait en Fiat dernier cri, des enfants qui rentraient de l'école, des enfants qui allaient à l'école, les voitures, les feux rouges, les passages cloutés – tout a été bon pour nourrir ma rage et déformer mes lèvres en une espèce de grimace méprisante. Au moment où, fonçant sur le pont haHalakha, j'ai pu constater à mon grand dam que le feu passait à l'orange juste derrière moi, j'ai su que, voilà, ce serait pour aujourd'hui. J'ai compris que de ces gouffres de haine, de ces tréfonds furieux, j'arriverais enfin à extirper cette chose-là, celle qui déchire, qui transperce, qui flambe et ne laisse derrière elle qu'une terre brûlée.

Si ce n'est que, aux abords du premier feu de la rue Pinkas, les choses ont commencé à changer. Un soleil enjôleur a réussi à contourner la nappe nuageuse qui le couvrait et a très agréablement – que faire – effleuré, à travers ma vitre à moitié ouverte, mon profil et mes mains posées sur le volant. La radio a soudain diffusé une chanson des années quatre-vingts dont la mélodie caressante m'a liquéfié. La rue est apparue plus avenante et plus ouverte, et, moi, j'ai eu l'air moins hérissé et moins

singulier. Quand je suis rentré chez moi et que j'ai ouvert la fenêtre, ne me restait plus qu'à maudire Dieu pour m'avoir assené, au beau milieu de cet hiver sombre et mordant, un soleil réconfortant, de ceux qui anéantissent totalement la colère – source de toute création.

C'est alors que le téléphone a sonné :

“Allô.

— Bonjour.

— Bonjour maman.

— Bonjour, Gadi, comment ça va ?

— Bien, et toi ?

— Je vais bien, écoute je (raclement de papier de verre, typique des téléphones sans fil)... Gadi, j'ai quelque chose à te demander.

— Quoi ?

— Comme tu le sais, ton oncle Arié arrive cet après-midi à quatre heures. Le problème, c'est que je suis coincée ici avec le (raclement) et aussi rester avec lui jusqu'à ce que (longs parasites).

— Je t'entends mal, maman, je n'ai pas compris ce que tu voulais. (En fait, j'avais parfaitement compris.)

— ... si tu pouvais aller le chercher à l'aéroport et, moi, j'arriverai à sept heures et demie (bruit), tu n'auras qu'à écrire en grand sur un petit panneau «Arié».

— Bon, d'accord, ai-je dit. D'accord.”

J'ai reposé le combiné. Me traîner maintenant jusqu'à Lod ? Pour oncle Arié ? Ça m'a tellement énervé que j'ai eu envie de courir jusqu'à mon sombre cagibi de travail à l'autre bout de l'appartement pour me mettre à lâcher des salves de mots.

J'ai regardé ma montre, je n'avais pas le temps, il était trois heures et demie et je me suis senti comme le fils de Minos, le Minotaure, emprisonné dans le Labyrinthe. Chaque fois, il se heurtait à un mur qui l'empêchait de trouver la sortie.

Je suis redescendu à ma voiture et j'ai mis le contact, grondant de colère en même temps que mon moteur. J'ai abaissé le frein à main dans un élan désespéré et c'est alors que j'ai eu une illumination : aucune importance, Gadi, me suis-je marmonné, aucune importance. Tu vas rouler, te retrouver coincé dans les pires embouteillages qui soient, de quoi te payer une belle fureur, porter ton sang à ébullition, tu tambourineras des doigts sur le pare-brise extérieur comme si ce geste pouvait accélérer les voitures devant toi, mais ce sera en vain, le trafic continuera à avancer au ralenti. Si bien que, coincé au milieu de nulle part, tu pourras enfin haïr tout ton saoul ! Et encore ce n'est rien, parce que, lorsque tu finiras tout de même par arriver, tu devras te garer, ensuite tu seras bousculé au milieu de gosses, de mémés, de pères et de mères, tu attendras au moins une demi-heure, obligé d'assister aux effusions larmoyantes – à faire pâlir d'envie n'importe quelle série télévisée – de ceux qui reviennent d'exil. Et toi ? Toi, tu ne seras pas en reste, au contraire, tu seras planté avec les autres, bien en face des portes, là où la foule et la transpiration rappellent les entrées du stade Bloomfield à chaque événement sportif, tu brandiras ton bristol avec son nom, et tu auras l'air tellement ridicule que tu ne pourras que te mépriser. Lorsqu'il sortira, grand et gros, gémissant comme un porc qu'on égorge à cause d'une charge que ses jambes ramollies auront du mal à supporter, tu lui prendras ses valises et tu le ramèneras chez toi, obligé de l'écouter baragouiner sur les hôtes et le repas, les décollages et les atterrissages, les turbulences du vol, le manque de place dans les allées, sans compter sa valise qui a mis une demi-heure pour arriver, toi, tu lui feras un large sourire, exactement comme sur l'affiche de la campagne de

communication gouvernementale : “Soyons accueillants envers nos touristes.” Intérieurement tu bouilliras, tu bouilliras tellement que tu ne seras plus qu’un énorme ballon d’écume incandescente qui, lorsque ce calvaire touchera à sa fin et que tu auras bu le calice jusqu’à la lie, te projettera directement devant ton clavier et te permettra de mettre le feu au monde entier avec tes mots brûlants.

Le trajet jusqu’à Lod m’a pris moins de vingt minutes. Je le sais parce que, en sortant du parking de mon immeuble, j’avais ouvert la radio sur Galeï-Tsahal, la station de l’armée, et que la voix de velours du nain de radio avait chuchoté : “Il est à présent quatre heures moins vingt, nous attendons vos informations sur l’état de la circulation et des embouteillages.” Or, il n’était pas encore quatre heures lorsque je me suis garé à l’aéroport. Le bip des montres électroniques ne trompe quasiment jamais. En chemin, j’avais vu les nuages s’unir les uns aux autres. Ils m’avaient fait penser à un troupeau de bovins galopant dans le ciel, peut-être aussi à un mur de céramique blanche, de ceux qu’on voit dans les publicités pour nouvelles cuisines. J’avais profité de la route pour me remémorer oncle Arié.

Je ne l’ai jamais vu en vrai. Seulement en photo. Arié est en fait le cousin de ma mère. Ils ont passé la majeure partie de leur enfance ensemble et se sont même mariés pour rire deux ou trois fois. Ma mère m’a un jour raconté qu’elle avait été amoureuse de lui dans sa jeunesse mais, lorsque je l’ai mentionné il y a quelques années, elle a juste ri et affirmé que, à l’époque, elle ne savait pas ce qu’était l’amour. Pour autant que je me souvienne de ses relations avec mon père – jusqu’à leur divorce –, elle est donc, dans ce domaine, restée une gamine. Ceci dit, moi non plus, je ne suis pas un fervent

adepte de l'amour, je ne crois pas, par exemple, qu'il soit plus fort que la mort, au contraire. Sur la photo que j'ai vue, ils galopent tous les deux sur des poneys au milieu d'une immense plaine. Ma mère rit, elle a quinze ans sur ce cliché. Arié, de deux ans son aîné, a la trouille de tomber. En fait, ce n'est pas vraiment son cousin, mais il a profité de ce que ma mère n'avait ni frères ni sœurs pour combler le vide. La photo est en noir et blanc. Les chevaux sont noirs, l'espace autour est gris et s'étend sous un ciel blanc. Arié est foncé, ma mère claire. La grisaille qui recouvre toute l'image ne parvient cependant pas à masquer le verdoisement permanent de l'Argentine. En Angleterre, le gazon a beau être vert, tu sais, en ton for intérieur, qu'il est plus gris que le ciel. En Argentine, il n'y a que du vrai vert, celui des Indiens trop fiers pour se soumettre ou mentir.

Je n'ai pas toujours détesté Arié. Quand j'étais petit, j'ai même essayé d'en faire un héros. Après tout, un oncle en Argentine ce n'est pas comme un oncle à Nataniya, j'ai veillé à ce que personne ne l'oublie. Quand j'étais vraiment tout petit, j'avais même promu Arié champion de foot. L'Argentine venait de gagner la Coupe du monde de 1978, et gooooooal était devenu le mot magique qui faisait vibrer les cœurs. Pour ne pas être importuné par son corps flasque, j'ai relégué la photo noir et blanc défraîchie dans les recoins engloutis de ma mémoire et je l'ai transformé en terreur de la défense adverse, en défenseur doté d'un pied gauche redoutable et d'une excellente vision du jeu. Si vous aviez été gardiens de but à l'époque, vous auriez certainement vu dans vos cauchemars mon oncle vous bombarder les jointures. Tout le monde était alors pour la Hollande de Cruyff et j'étais le seul à leur souhaiter les pires horreurs, uniquement

pour qu'ils ne dérangent pas mon tonton. Comme on ne m'avait pas autorisé à suivre les matchs retransmis au milieu de la nuit, je ne pouvais que rêver ou imaginer ce qui se passait. Au coucher, mon père venait me dire contre qui jouait l'Argentine ce jour-là, et la nuit, en rêve, je m'imaginai les effrayants défenseurs des équipes adverses geindre comme des gamins parce que mon oncle les avait tous dépassés et obligés à n'être que les piètres mannequins de cire d'eux-mêmes. Et lorsque finalement tout s'est terminé et que les Hollandais se sont pris trois goals bien envoyés dans le filet, j'ai été content comme jamais je ne l'avais été auparavant et comme jamais je ne l'ai été depuis.

Le charme latino ne s'est pas rompu avec le temps. Arié avait certes raccroché les crampons et dit adieu à Maradona et à Mario Kempes, mais, pas d'inquiétude, mon vieux parent s'occupait à présent de foncier. C'était l'époque où, à la fac, j'étudiais l'histoire de l'Argentine, les guerres, les révolutions et les grands propriétaires, chacun possédant un ranch dont la superficie dépassait celle de tout Israël. Ils avaient tellement de vaches, ces millionnaires argentins, qu'on aurait pu nourrir tous les Africains affamés et qu'il serait resté du rab. Mais l'argent les intéressait à peu près comme m'intéressent les mégots de Marlboro jetés sur les trottoirs et que personne, bien sûr, ne prend la peine de ramasser, ils laissaient leur cheptel courir en liberté, tous les jours les troupeaux passaient d'un côté à l'autre de ces terres qui n'en finissaient pas. Pourquoi ? Peut-être par sens de l'esthétique, peut-être parce que ça les inspirait. Ceci dit, Arié n'était plus vraiment au centre de mes préoccupations. J'étais plongé jusqu'au cou dans mes études, et lui, de son côté, avait cessé d'envoyer ses cartes de vœux pour les fêtes – ce qu'il avait fait toute mon enfance.